

Se déchirer et sourire (une première fois) *[l'ère de Planck]*

Un film lacrymosa æterna industry
un texte de Lonah (Eric Debeir)

Le vent est passé, comme un souvenir qui s'échappe et qui se noie dans le noir. Un courant d'air et de songes, une chute silencieuse et presque folle qui a, un simple instant, envahi l'âme d'une nostalgie douce et douloureuse.

Tout autour coulent des couleurs comme coulerait l'oubli. Elles se noient entre elles, se disputent un espace inconnu sans jamais cesser d'avaler le vide. Parfois, l'une d'entre elle semble se cabrer et se prendre de l'espoir insensé d'exister sans ses sœurs, elle s'éveille d'une force invisible et s'étend jusqu'à mordre le noir, dévastant l'équilibre fragile de la chute en une plaie monochrome. Cela ne dure jamais longtemps. A peine a-t-elle empli l'espace que d'autres teintes apparaissent et se traînent comme une vieille maladie, redessinant un nouvel univers aussi fugitif que le précédent.

Tout autour coulent des couleurs, mais au centre il n'y a rien. Il n'est pas même dit qu'il y ait un centre, il faudrait pouvoir toucher le vent du doigt pour s'en assurer mais il s'est déjà enfui.

Tout autour tournent des couleurs, et au centre coule une larme, traçant une traînée blanche et précieuse au milieu de l'oubli. Cette larme est née du rêve, elle n'appartient qu'à elle-même et brûle de ne plus savoir quelle tristesse l'a mis au monde. C'était un regret amer, peut être même une folie qui avait dévoré son nom et creusé sa défaite. La larme divise le monde dans sa chute, elle voudrait s'enfuir mais a déjà oublié.

Le vent est passé et avec lui est tombé Neige, la capricieuse. Elle a dans sa danse dessiné des surfaces, des angles et des profondeurs, elle a bercé le vide dans ses bras et l'a embrassé avec tendresse, donnant des forme à sa tristesse, une vision à ce qui était perdu. Elle a cueilli la larme et en a joué

comme on jour d'un diamant, découpant dans le noir des traits nets qui s'égrène en une poussière brillante. Les couleurs se sont réjouies de la danse et en ont embrasé les cadences, jouant de leurs reflets sur le dessin de la Neige.

Tout autour tourne un monde, un univers éclaté et imparfait dessiné à grands coups d'une joie mauvaise. Le songe s'est découvert une architecture de cathédrale comme on découvre une douleur. Des structures glacées trônent sur des horizons mouvants, et le sol s'est couvert de la poussière des éclats.

Le vent sourit encore et s'en va parcourir ce monde vide et creux, il passe des arbres monochromes et caresse de son souffle les murs qui viennent de naître, il s'enroule autour de l'autel qui trône au centre, s'amusant de saluer ainsi les prémices d'une tragédie.

Il n'y a personne sur l'autel, personne dans cette église.

Les murs se sont encore éloignés, ils tremblent de leur poids.

La poussière a dessiné des dalles blanches sur le sol noir, suivant des axes précis. Les murs ont gardé dans les creux de leurs pierres le souvenir des couleurs qui étaient là auparavant. Elles ont séchées le long des rainures et ont conservé le reflet de leur brillance, dessinant des ombres et des silhouettes absentes.

L'église est vide et froide, et le vent est parti.

L'église est vide et froide, et le vent est parti.

N'avez-vous rien donc entendu ?

Un murmure s'est traîné jusqu'à sabrer la folie de ce monde. L'église n'osait pas même y croire, ses murs s'étaient dilués dans le silence sûrs de ce qu'ils attendraient seuls la fin de ce songe. Et pourtant, aussi étrange et impossible que cela ait pu être, un murmure s'est traîné contre le sol froid, il s'est hissé jusqu'au centre et est mort avant même que nous n'ayons pu

goûter ses mots, laissant dans ce lieu une trace noire et indélébile.

N'avez-vous donc rien entendu ?

Une plainte est venue lécher la pitié qui suintait le long des dalles blanches, se faufilant malgré le froid et le vide, profitant de chaque hésitation pour étendre un peu plus ses ailes de papier. Elle était vierge de sens comme de mots, ce n'était qu'une douleur qui glissait contre le temps.

N'avez-vous donc rien entendu ?

Une clameur a empli l'église de sa chaleur, réveillant dans chaque pierre une essence précieuse. Le vide s'est empressé de fuir, emportant dans son vol la sagesse de ce qui n'est pas. Le monde tremble un peu, incertain, fragile. Tout pourrait se briser, toute chose devrait se fendre mais l'église est encore là, et en son sein une clameur lourde d'oracles.

Ne m'entendez vous pas ?

Mes hurlements rebondissent, s'entrechoquent à en brûler la pierre, je ne suis que colère, qu'une rage effroyable qui en vain cherche son nom dans les échos de mes cris. Ma gorge n'est qu'une douleur, mes yeux ne sont que des larmes. Mes mains brisent la pierre et rencontrent le vent, mes doigts saisissent le vide et se couvrent de rosée.

Vous ne m'entendez pas.

Si vous étiez là, vous hurleriez avec moi, nous pleurerions et nous danserions ensemble, fous de douleur et de solitude, stupéfiés de cette évidence sans fin, de ce jeu de miroir qui se joue de moi et répète sans cesse la même malédiction. Si vous étiez là, nous pourrions rêver et mourir mais cela n'a pas de sens, ici bas.

Cela n'a pas de sens.

Tout autour tourne un monde, un univers éclaté qui renvoie tout murmure

et toute lumière. Ses fragments dansent une sarabande impossible, traçant dans le creux de mes cris des arabesques insouciantes et futiles. Je cherche mon visage et me brûle la rétine, je cherche mon visage et sens mes doigts se perdre, je cherche mon visage et mon âme se cabre devant le vide.

Je suis le sens.

Je suis le déséquilibre. Aucun de mes pas n'était écrit dans cette pièce, j'avance maladroitement et chacun de mes gestes bouscule l'univers à l'envoyer se perdre à jamais. Et pourtant, à chaque fois qu'il me semble sur sa fin, à chaque fois que je croie deviner le choc final qui apportera la mort, le monde se redresse, il redessine de nouvelles cadences pour accueillir l'intrus que je suis.

Je suis le sens et je suis un mensonge. Je pose un premier pas en direction de l'autel, passe les piliers de marbre blanc et m'approche du serpent. Mes pas brisent les dalles blanches comme on arracherait une peau, dévoilant un vide à fleur de folie. Mais je continue de marcher, insouciant de cette graine que je porte en moi, cette destruction qui frôle mes lèvres et n'attend que mon souffle. Je suis devant l'autel et je suis à genoux. Si j'étais resté immobile, peut être aurions nous survécu. Mais il n'y a plus de doute, je devine le vacarme dans mon dos qui emportera la poussière de ce monde.

Je devine le vent.